

Signes & Wonders

Le devin qui ne savait pas interpréter les augures France 2000, 108 minutes

Monica Haïm

Numéro 214, juillet-août 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59184ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Haïm, M. (2001). Compte rendu de [Signes & Wonders : le devin qui ne savait pas interpréter les augures / France 2000, 108 minutes]. *Séquences*, (214), 43–43.

SIGNS & WONDERS

Le devin qui ne savait pas interpréter les augures

L'expressionniste Franz Marc peignait des chevaux bleus et jaunes et Maurice Vlaminck des troncs d'arbres rouges. Ces objets n'étaient pas imaginaires, mais transformés par la sensation que le peintre éprouvait face au monde, à la nature. Ce fut un acte révolutionnaire, vite dépassé mais fondateur, que la vidéo numérique répercute aujourd'hui dans le domaine du cinéma.¹

Un cadre instable, une caméra qui a l'air de glisser sur la surface du monde, d'aspirer les objets qu'elle veut donner à voir de près; des couleurs naturelles mais, parfois, légèrement faussées pour donner un aspect irréel aux choses; des visages ternes, durs, blafards; des édifices qui, de loin, ressemblent à des ruines : voilà autant de conséquences des possibilités et des limites du média. Appareils légers, zoom, réglage des couleurs dans la caméra, aucun éclairage artificiel, faible définition de l'image et de la profondeur du champ rendent la sensation d'agitation, de dérive, d'étrangeté et d'irréalité qu'éprouve Alec Fenton face à un monde qu'il perçoit comme habité par des objets sans relief, par des êtres ternes, un monde sans perspective, instable, où toute situation est précaire, où tout — les choses et les êtres — est interchangeable. Alec est convaincu, cependant, que ce monde en apparence si confus, si opaque, recèle un ordre profond qui nous est révélé par des signes. Il suffit de les voir et de les interpréter correctement pour accéder à cet ordre, à la stabilité, à la permanence, au bonheur qu'il implique.

Financier de son état, Alec, l'Américain, base son appréhension du monde sur le modèle du marché tel que le conçoit l'économie libérale. « Comment savoir ce qu'il faut faire ? », lui demande un collègue. « Le marché vous dit quoi faire », lui répond-il. Autorégulateur, le marché envoie des signes à ceux qui lui sont attentifs. Le défi est de savoir les interpréter, de faire la bonne chose au bon moment.

En quittant Marjorie, sa femme, et sa famille pour Kate, sa maîtresse, Alec pense avoir interprété correctement les signes et donc avoir fait la bonne chose. Mais Kate, voulant savoir s'il a posé ce geste par véritable amour pour elle ou par obéissance à ce qu'il pense être sa prédestination, lui révèle que la coïncidence de leur rencontre qu'il a prise pour un signe du destin n'était rien d'autre que le résultat d'une soigneuse mise en scène. Ébranlé, Alec revient à Athènes (lugubre, dominée non par l'Acropole, mais par Pizza Hut et McDonald's) où il habitait avec sa famille et essaie désespérément de se réconcilier avec sa femme gréco-américaine, laquelle, tirant la conclusion logique de son abandon, a donné son amour à l'autre moitié d'elle-même, le Grec Andreas. Journaliste, ancien communiste et résistant contre la dictature des colonels, Andreas garde dans son appartement les archives assemblées en vue de fonder un musée de la résistance qui dénoncera la collaboration des États-Unis au régime des colonels.

Égocentrique, infantile, incapable d'accepter les conséquences de ses actes, Alec se laisse aller à un quasi-délire paranoïaque. Il imagine dans le moindre geste le présage de l'accomplissement de

sa volonté, il attribue au moindre mot la signification qu'il voudrait lui donner. En cela on tente de lui faire incarner les notions essentielles de l'idéologie états-unienne : la *manifest destiny* et la *pursuit of happiness*. Et, bien sûr, lorsque des signes réels lui sont envoyés, il les interprète de travers ou les ignore complètement. Une série d'interprétations erronées et d'aveuglements à laquelle participeront tous les personnages — sauf Andreas — les mènera tous vers un triste dénouement. Andreas, seul à donner une interprétation juste aux deux signes qui lui sont envoyés, mourra d'une façon très ambiguë : meurtre, suicide et accident à la fois. Ce qu'Andreas aura compris et que le spectateur comprend implicitement, c'est que l'explosion dans son appartement a été commandée par les agents de l'ambassade américaine pour détruire les archives devenues gênantes à l'heure de la grande réconciliation sous le signe du capital et de sa présumée démocratie.

Bien plus que la nature allégorique du personnage d'Alec, la recherche de l'identité des auteurs de l'explosion et de sa signification révélera au spectateur la critique formulée à l'endroit des États-Unis, de la haute mission dont ses dirigeants se sentent investis et de la position qu'ils se sont arrogée dans le monde.

Monica Haïm



Un monde opaque qui recèle un ordre profond

France 2000, 108 minutes — Réal. : Jonathan Nossiter — Scén. : James Lasdun, Jonathan Nossiter — Photo : Yorgos Arvanitis — Mont. : Madeleine Gavin — Mus. : Adrian Utley — Son : Neil Riha, Thierry Lebon, Jean-Pierre Halbwachs — Cost. : Kathryn Nixon — Int. : Stellan Skarsgård (Alec), Charlotte Rampling (Marjorie), Deborah Kara Unger (Katherine), Dimitris Katalifos (Andreas), Ashley Remy (Siri), Michael Cook (Marcus), Dave Simonds (Kent), Arto Apantian (l'interprète), Alexandros Mylonas (le capitaine), Dimitris Kaberidis (Sotiris), Steven Goldstein (l'homme d'affaires américain) — Prod. : Marin Karmitz — Dist. : Mongrel Media/Cinéma Libre.

¹. Dans mon article « La vidéo (numérique) et l'iconoclasme » paru dans le numéro 210 de la revue, je présente une discussion des effets produits par les possibilités et les limites de la vidéo numérique et l'esthétique qu'ils engendrent.